

# Orgone et Oranur

## La mort-dans-la-vie selon Wilhelm Reich

Christian Isidore ANGELLIAUME

(article paru dans la revue Kitej, automne 2011, n° 2, pp. 284-297)

« Les êtres humains vivent, sur le plan émotionnel, à la surface, ils ont une apparence de surface. N'est-il pas vrai ? Si vous voulez parvenir au "noyau", là où se trouve la couche naturelle, normale, bien portante, vous devez percer la "couche moyenne". Or, la couche moyenne est remplie de terreur. D'une terreur effroyable. Pis, la couche moyenne recèle même des tendances assassines. Ce que Freud a tenté de résumer sous le vocable "pulsion de mort" se trouve précisément dans cette couche moyenne. Freud lui attribuait un caractère biologique. En quoi il avait tort. Car elle est le produit de la culture, elle est la méchanceté structurelle de l'animal humain. Ainsi, pour parvenir à ce que Freud appelait Éros ou ce que j'appelle "courant orgonotique" ou "excitation du plasma" (l'action fondamentale du plasma dans le système bio-énergétique), il faut traverser l'enfer: Oui, l'enfer ».<sup>1</sup>

En 1927, Wilhelm Reich publiait un ouvrage *La Fonction de l'orgasme*<sup>2</sup> dont Sigmund Freud, le dédicataire (« à mon cher maître »), s'étonna de l'ampleur. Cette étude remettait en cause la prérogative que s'attribuait sur le couple humain le mâle de notre espèce : l'orgasme est bien plus qu'une simple érection et une éjaculation parfois pulsatile, c'est d'abord l'abandon total de l'organisme aux convulsions involontaires de la décharge d'amour ; et cette fonction amoureuse est paire et non pas duelle : la part de la femme y a une importance égale à celle de l'homme. Et corrélativement il établit la relation entre les difficultés de cette décharge dans diverses maladies biopsychiques et leur étiologie : ces maladies sont à la fois les symptômes du dysfonctionnement de la fonction de l'orgasme et à la fois le maintien de ce dysfonctionnement résultant d'un apprentissage de l'angoisse face au déroulement de la fonction de l'orgasme.

Un peu plus tard, en 1933, il publiait *L'Analyse caractérielle*<sup>3</sup>. Le caractère, génital ou névrosé, est l'adaptation heureuse ou non de la personne au contexte social dans lequel elle grandit ; il se formule par expérience dans une rigidité de la musculature comme réaction à une pulsion intérieure et le possible mémorisé de réalisation autorisé par l'extérieur. Cela se passe bien sûr au niveau « inconscient » c'est à dire neuro-végétatif. Une personne exprime par son caractère cette adaptation quelle qu'en soit l'aspect ; et la névrose est la manifestation d'une adaptation qui a empêché à la personne la liberté d'aimer suivant la fonction de l'orgasme : à chaque pulsion de son désir, de l'amour éprouvé, elle se rigidifie empêchant le flux de la libido dans son cours qui est de tendre vers sa réalisation. D'autre part, il est remarquable que le caractère génital, loin d'être continuellement pourchassé par des « mauvaises idées », est capable d'autorégulation et de responsabilité sur son existence : il est doté d'une morale naturelle en beaucoup opposée à celle qui régit, dans et comme ensemble, notre société. Cet ouvrage remettait aussi en cause l'instinct de mort (Thanatos), hypothèse de Sigmund Freud pour asseoir l'observation coutumière du comportement masochiste humain : Reich démontre que cet « instinct » est une pulsion secondaire, c'est-à-dire socialement acquise et en décrypte les modalités d'acquisition ; à nouveau la répression de l'Éros, instinct de vie : la vitalité dans son mouvement et en particulier, la sexualité, le simple fait d'être sexué.

Latéralement, fut entrepris le tortueux évincement de Wilhelm Reich de l'*Internationale psychanalytique* d'abord par Anna Freud, la *vierge de fer*, puis conjointement avec l'aide de Ernst Jones : les dissensions entre les théories du Maître et celles de son rejeton (Reich était dans les plus jeunes psychanalystes dotés de hautes responsabilités dans ce mouvement) commençaient à paraître trop flagrantes. Surtout, l'insistance avec laquelle Reich soutenait qu'il fallait adapter la société humaine à la sexualité humaine, et non pas l'inverse, était par trop gênante pour une pucelle qui voyait dans cette hardie démarche la perte de la prépondérance de son pouvoir... du fait de son impuissance à s'adonner à sa sexualité. La raison apparente en fut qu'il était adhérent au Parti communiste, alors la pire des maladies existantes pour tout esprit libéral. Le communisme était alors la *théorie* révolutionnaire donnant le plus de consistance aux idées progressistes. Il s'agissait en réalité pour Wilhelm Reich de soutenir ce penchant pour la liberté par la prévention des névroses liées à la morale de la famille autoritaire, démarche prophylactique auprès des jeunes sensiblement plus révolutionnaires que leurs aînés qui avaient « résolu » le problème de l'insatisfaction sexuelle par l'autoritarisme.

Cependant, devant la puissance de cette *libido* — puissance capable, lorsque malade, selon l'hypothèse positive freudienne, de modifier le comportement humain de sorte qu'il en arrive à ne plus se reconnaître —, Wilhelm Reich entreprit une étude systématique de l'aspect électrique de ses *mouvements*. Il établit alors que la libido correspond exactement à ce qui est appelé et ressenti comme émotion et que ce mouvement du *protoplasme* qui va au monde (expansion/plaisir) ou qui s'en met en retrait (contraction/angoisse) est présent tant chez le monocellulaire que chez le pluricellulaire. La libido n'est plus une hypothèse, elle est bien une seule et même énergie réelle du mouvement d'allant ou de reflux du protoplasme. Plutôt que de l'intéresser, cette découverte a gêné Freud, et son équipe d'alors : elle a été

1 Wilhelm REICH, *Reich parle de Freud*. Wilhelm Reich discute de son œuvre et de ses relations avec Sigmund Freud, Paris, Payot & Rivages, 1998, p. 119.

2 Cf. Wilhelm Reich, *Die Funktion des Orgasmus* (1927) Traduction du texte original dans une édition pirate épuisée (1975) chez les Éditions du Nouveau Monde, 17 impasse Lénine, 93 Montreuil ou <http://lesatomesdelame.narod.ru>

3 Cf. Wilhelm Reich, *L'Analyse caractérielle*, Paris, Payot, 1996.

dédaignée et certains même l'ont combattue *manu militari* puisque Reich a été peu après exclu de l'organisation psychanalytique.

La découverte de la présence de la fonction de l'orgasme chez le monocellulaire a sa petite histoire : Wilhelm Reich avait demandé des cultures d'amibes à un Institut de biologie qui lui avait répondu : « Ces cellules sont partout en germe, dans l'eau et dans l'air : il vous suffit d'en faire vous-même la culture ! ». Ce que notre vaillant chercheur se mit en devoir d'exécuter. Il commença par des décompositions d'« herbe toute bête dans une eau toute bête<sup>4</sup> ». Il constata alors que ces « amibes » provenaient surtout de la décomposition même de la matière végétale et que l'ordre dans lequel elles apparaissaient n'était pas un simple désordre de hasard (germes aériens), mais bien le résultat d'une transformation de la matière végétale en matière animale (plus tard il mettra aussi en évidence le passage de la matière minérale à la matière végétale dans le désert du Texas<sup>5</sup>) passant par un intermédiaire qui, mentionné dans aucun livre de biologie alors connu de lui (Antoine Béchamps avait déjà théorisé ses microsomas et le professeur Tissot avait déjà donné son compte-rendu sur la tuberculose, maladie interne et non pas externe), reçut le nom de *bion* : une vésicule bioneuse est une cellule autonome dotée d'un mouvement protoplasmique particulièrement vigoureux bien qu'absolument dépourvue de noyau et, surtout, *divisible*. Il fit part de sa découverte au même Institut qui insista sur l'origine « aérienne » de ces bions. Wilhelm Reich entreprit alors de stériliser ses cultures à l'extrême (120° C pendant une demi-heure) et il s'aperçut que le résultat ne changeait pas : les bions, ces particules vivaces et énergétiquement dotées de mouvements propres, étaient encore présents à la suite de ce traitement cuisant. On évoqua alors le mouvement brownien.

Le mouvement brownien est le déplacement fortuit, hasardeux de molécules ou de particules sous l'effet des diverses tensions du liquide dans lequel elles baignent : c'est un mouvement *aléatoire* de particules. Or les bions en question s'organisent en vésicules bioneuses : ils ont donc une vie autonome, dotée d'une « volonté » ; ce qui n'est pas brownien. Plus personne n'ayant plus rien à contre-dire pour ne pas admettre ce qui est, il ne resta plus qu'à dénoncer notre découvreur de dérangé, d'obsédé sexuel, de danger pour la patrie qui l'accueillait... dont il dût, finalement s'exiler à la suite d'une campagne journalistique en sa défaveur.

Ces stérilisations suivaient un protocole particulier : il s'agissait de découvrir de la vie organique dans des conditions extrêmes, c'est-à-dire de créer des conditions propres à son développement *malgré* ces conditions extrêmes. La balance du vivant dans l'alternance de la fonction choline et la fonction adrénaline orienta la composition des solutions nutritives de ces cultures. Et, un jour, un laborantin prit pour une substance donnée du sable de mer, qu'il passa au rouge sur un feu de benzène pour le plonger protocolairement dans une de ces substances nutritives : y naquirent les bions SAPA (SAnd PAcKets). Ces bions avaient la particularité d'irriter le nerf optique de l'observateur qui se penchait sur leur existence dans l'oculaire du microscope. Pour observer cette « énergie irritante » dans l'obscurité *complète* afin de mieux la circonscrire, Wilhelm Reich enferma cette culture de bions SAPA dans une boîte en métal recouverte d'une couverture de laine, boîte qu'il dota d'un dispositif d'observation optique. Mais la radiation observée de ces bions SAPA persistait alors qu'on les ôtait de cette boîte : l'énergie dont ils étaient dotés n'émanait pas seulement de eux seuls, mais d'une énergie identique qui irradiait la boîte elle-même ! Cette énergie devenait *atmosphérique* et non plus seulement organique.

Le même dispositif, aux nombres de couches organiques et métalliques près, construit à dimension humaine ou plus, l'amena à faire des observations complémentaires sur cette « énergie » : différence de chaleur entre l'intérieur et l'extérieur, taux d'humidité ou d'évaporation, temps de décharge d'un électroscope, relations avec le temps qu'il fait, etc. Cet accumulateur d'orgone prouva son efficacité dans le traitement des brûlures, des contusions, des blessures en stimulant la cicatrisation. C'est un dispositif passif fait alternativement de matière minérale et de matière organique. La première attire et repousse aussitôt l'orgone (l'énergie vitale, de la vie, la vivacité) et l'autre l'attire mais la retient un court moment. Grâce à la disposition judicieuse de ces couches de matières, l'accumulateur crée une tension orgonale plus positive que son environnement. Le corps de la personne qui s'y présente est alors plus à même d'absorber cette tension que dans cet environnement. L'accumulateur ne guérit pas : il permet au corps de se recharger, de mieux réguler l'amplitude de sa pulsation afin de se sortir plus facilement de la maladie, respiration devenue amoindrie de l'organisme vivant.

L'accumulateur d'orgone pose donc un problème écologique : dans quelle mesure, dans une ambiance vitale qui perd *crescendo* sa vivacité (et donc permet de moins en moins aux organismes qui la peuplent d'être à même de puiser selon les lois dont ils représentent le parfait accomplissement, l'adaptation à cette ambiance vitale), un apport de vitalité supplémentaire est-il profitable ? C'était la grande époque des essais nucléaires aériens entrepris pour que l'animal humain se protège de l'animal humain, son congénère, sans davantage se comprendre. Pour comprendre la coexistence de l'énergie nucléaire purifiée par l'animal humain et de l'énergie vitale, Wilhelm Reich déposa 1 gr d'uranium dans un très puissant accumulateur d'orgone. Il s'est alors passé un phénomène qu'il a nommé Oranur. Mettez en cage un animal vivant, il va se battre contre les barreaux qui restreignent sa liberté (la manifestation de sa vie telle qu'elle apparaissait

---

4 Wilhelm Reich, *Le meurtre du Christ*, traduction de l'auteur du présent article.

5 Voir Wilhelm Reich, *Contact with space* et l'expérience OROP.

avant son emprisonnement : libre) jusqu'à se blesser, se meurtrir, s'abîmer, jusqu'à avoir *épuisé toute son énergie vitale* : il tombera alors en prostration et en résignation, il sera devenu immobile non seulement du fait de son épuisement, mais aussi du fait qu'il ne pourra plus éprouver le besoin de bouger. L'orgone (l'énergie vitale) mis en présence d'uranium se comporte de la même manière, mais en pire : l'*énergie dévitalisée* (comprenons bien : « énergie » « dévitalisée ») devient avide d'énergie de vie, et notamment avide d'eau, sans plus permettre à la vie de se développer, de suivre sa croissance. Non seulement la pollution (chimique, radio-active, électromagnétique) dégénère l'énergie vitale en une sorte de contraire, mais elle transforme son *action* en action contraire : d'apport et de manifestation de la vie, elle *vampirise* la vie parce qu'elle est « morte » (DOR : *Dead ORgone*), elle désertifie tout ce qu'elle atteint.

Situés dans un milieu DOR, les animaux tentent de se défendre de cet amoindrissement de leur vie, parfois par la fuite, parfois non. Cette défense subie, qui est de l'ordre du neuro-végétatif, c'est-à-dire de l'« inconscient » (Freud), du « ça » (Groddeck), est une rigidification de l'ensemble de l'organisme qui régit son système *moteur*, sa musculature. En d'autres termes, il s'agit d'une concrétion de sa *cuirasse caractérielle* (la manière propre à chacun de s'être adapté au monde en adaptant au monde ses pulsions, ses allants au plaisir) qui se trouve renforcée, prononcée, précisée, même si les conditions physiques dans lesquelles cette adaptation s'est créée n'existent plus. La rigidification musculaire diminue l'oxygénation des tissus, etc., mais surtout transforme les relations sociales. Wilhelm Reich a bouclé la boucle : la névrose, protection désocialisant l'individu contre un milieu social en désaccord avec ses pulsions vitales s'opérant par une rigidification contre la source de cet interdit (le non-partage de la description du vivant *devenant et demeurant muet* comme Françoise Dolto l'a montré) trouve sa raison organique : l'énergie vitale *immobilisée*. Et cette immobilisation de la vie ne peut plus tolérer de mouvements libres et naturels de la vie<sup>6</sup>.

La cuirasse caractérielle a deux fonctions. L'une est post-antalgique : faire oublier pourquoi, où, quand et comment cette rigidification a eu lieu et, plus difficilement, escamoter la pulsion elle-même. L'autre est pré-antalgique : protéger contre une autre ou une série d'autres agressions provenant de l'extérieur à cause d'un *mouvement intérieur*. En d'autres termes, la cuirasse caractérielle a pour fonction d'empêcher la *prise de conscience* de ce qui vous a blessé, de cacher à la conscience *à la fois* l'existence même de cette cuirasse et sa genèse, de maintenir dans l'oubli ce qui était la vie avant cette rigidification. Appuyée par une intelligence mécaniste, cette rigidification a fait subir au monde l'explosion de pollutions chimiques, radioactives et électromagnétiques de ces deux derniers siècles, la désertification *effective* de la vie qui fuit son habitat de prédilection : notre planète. Dans le même temps, cette sclérose des êtres — que l'on peut parfaitement corroborer avec l'emprise de l'Économie et sa rigidité impitoyable, *booléenne*, sur cet espace vivant — qui génèrent cette pollution pose le problème de la prise de conscience nécessaire afin que cesse son action délétère. Comment résoudre un problème écologique lorsque cette rigidification en enlève la conscience ? Qu'en sera-t-il de la lutte contre le DOR, que Wilhelm Reich avait entamée en pensant qu'elle venait de l'extérieur de la planète alors qu'il est le résultat de l'action même de cet animal humain qui se sert de son intelligence pour *faire travailler* ses congénères en les maintenant dans un abrutissement affectif, intellectuel, spirituel et collectif ?

L'orgone n'existe peut-être pas, mais la vie, elle, est la seule et unique réalité constituant toutes les autres. Or l'*orgone* est un nom que Wilhelm Reich a donné à une forme de la vie qu'il avait découverte grâce à une recherche sur la libido et qu'il a conceptualisé après avoir répertorié une série de « lois » sur son fonctionnement. Ces « lois » recouvrent une très grande partie de ce que nous concevons habituellement sous le vocable de « vie », et peut-être même au-delà !

La vie, c'est d'abord la *vivacité* et la *vitalité*, c'est-à-dire sa manifestation. L'énergie d'orgone est l'expression pour désigner la vitalité de cette vie, la vivacité qu'elle imprègne dans les corps qu'elle compose pour les animer. C'est finalement l'expression utilisée pour décrire l'action de la vie et son mode opératoire : l'orgasme. Le mouvement de l'orgasme se rencontre dans l'orage, dans la pulsation de la méduse et celle du cœur, dans la division cellulaire comme dans l'écoulement du temps des saisons. L'entretien de sa vitalité et de sa vivacité demande à un sujet de vie, un *orgonome*, d'absorber de l'énergie de l'environnement qui l'entoure, dans lequel il croît et avec lequel il communique intimement pour accomplir un cycle de vie. Cette absorption est toujours excédentaire : il absorbe toujours plus qu'il n'a besoin. Il rejette ses déchets qui seront donc intégrés à son environnement (et non pas des transformations nocives à cet environnement, comme dans le cas humain). Le mode de fonctionnement de la vie est de décharger l'excédent de l'énergie absorbée et accumulée, par des convulsions, par l'orgasme, une division, une séparation vitale, incontournable. Chaque forme de vie a ses particularités de fonctionnement orgastique, c'est-à-dire son rythme et son point culminant de décharge, aux variations gaussiennes près pour chaque ensemble d'individus en question, et pour un environnement particulier.

Wilhelm Reich a découvert la formule de ce déroulement de la sexuation du temps (le simple fait d'être pourvu immanquablement et irrémédiablement d'une forme ou d'une autre des deux sexes dès le moment où vous êtes composé d'au moins deux cellules), qu'il a appelé la *fonction de l'orgasme* : fonction qui permet de comprendre précisément le déroulement de la décharge de l'énergie excédentaire accumulée du seul fait de vivre. La vie retourne ainsi à la vie, se maintient et *se rencontre*.

---

6 C'est un des aspects importants développés par Wilhelm Reich, *Le Meurtre du Christ*, Paris, Ivrea, 1971.

Dès l'origine, l'excédentaire s'est naturellement abandonné par la division : l'unicellulaire se divise en deux et uniquement en deux pour perdre le trop-plein d'énergie qui le lie à son environnement<sup>7</sup>. C'est ce mouvement du vivant, que Wilhelm Reich a nommé « orgasme » : succession de la tension, de la charge, de la décharge et de la détente, du repos d'une unité vivante. Dans son évolution, la vie a opté pour la formation d'organomes (des unités vivantes) composés de plusieurs cellules différenciées reliées entre elles par un système régulateur. Dès ce moment, la *division comme reproduction du genre* passe par la fusion des deux sexes en une convulsion et cette fusion use de l'énergie excédentaire décrite ci-dessus. Outre la parthénogenèse qui est comme un mode optionnel, l'autre des deux modes fondamentaux d'animation de la vie est le rapprochement sexué, celui qui use de la sexualité et précise deux identités sexuelles complémentaires. En outre, cette perte de l'excédent d'énergie par le rapprochement sexué porte l'adaptation à son environnement de la *génération suivante* de ces unités pluricellulaires dans un champ amplifié. Afin de perdre l'excédentaire de ce que la vie pourvoit au surplus en vue de maintenir cette vitalité, cette vivacité en fonctionnement, les individualités se fondent, se mélangent et se recomposent pour se perdre au cours d'un moment convulsif : l'orgasme.

À la fois dans le temps et la complexité, plus l'organome (l'unité vivante) s'extrait de la simple limite du plaisir et de l'angoisse pour se déployer dans le *jeu des émotions*, et plus la reproduction de l'espèce se dissocie de la reproduction. Les espèces au sang chaud procurent à leur progéniture des soins dès la naissance et la sexualité est liée à la satisfaction pour ce qu'elle procure de plaisir de division. Cette disparition de la période du rut — moment qui correspond à la dissociation du rapprochement sexué d'avec la reproduction de l'espèce — est notée dès l'échelle des lémuriers ; cela est particulièrement remarquable chez les primates. Et l'*être* de l'humain le spécifie encore plus précisément par son immense aptitude au *jeu*.

Le mouvement du plaisir est un mouvement d'allant vers le monde, d'expansion, tandis que l'angoisse est un mouvement de retrait du monde. Le plaisir se change en angoisse lorsque l'ampleur de son mouvement est ressenti comme un danger et chez l'humain, ce danger est culturel.

Le moment initial où, vers le chalcolithique, l'humain a, selon une modalité qui interroge les plus sains de nos curieux, confondu le rapprochement sexué avec la reproduction de l'espèce en instaurant ainsi la domination de l'homme sur la femme et l'enfant<sup>8</sup>, laisse perplexe. En effet, il ne présente que du désavantage amoureux, c'est-à-dire, la perte de la fonction de l'orgasme socialement reconnue, organisée et socialisée, la séparation des sexes, la maltraitance envers les enfants, l'invention du travail<sup>9</sup> et des polices associées. Sans qu'il puisse pourtant se soustraire à la sexualité — on ne peut se soustraire de vivre — l'humain a perdu le contact intégrant à la vie cosmique, la fonction de l'orgasme : ne pouvant plus y correspondre que par l'angoisse, il y répond par l'*évitement* avec force difficultés, contournements, rites, manies, conspuations, compétitions, notamment sportives, convulsions épileptiques, et en passant par moult guerres, famines, répressions individuelles et collectives, érotiques de l'interdit, misères affectives, physiques, sociales, pouvoir et emprise *sur* l'autre.

Conséquemment à cette perte de contact amoureux, l'humain devient impotent à décharger son énergie intérieure par le *jeu* de la satisfaction liée au rapprochement sexué : il se met à accumuler *extérieurement* de l'énergie morte, celle à laquelle les mouvements de son âme emprisonnée peuvent s'identifier. Il ne se sent plus riche du mouvement de la vie, mais il ressent une peur sans fin de son prochain qui provoque ce mouvement. Et cette voracité de l'immobile, du figé et du coagulé qui le rassurent, est devenue telle qu'il les a accumulés plus encore dans la thésaurisation, les signes extérieurs de richesse. Cela ne lui sert à RIEN, mais il arbore un air de contentement : il est riche ! Il a dû pourtant exercer une violence massive sur le flux équilibré du mouvement de la vie : les murs qui maintiennent cette âme dans l'enceinte de sa cuirasse musculaire transforment son amour en haine. Le pouvoir devient une image socialisée, un prestige, un reflet du pouvoir de la vie sur les êtres où certains contemplant béats leur immobilisme et d'autres, plus égaux, manifestent en acte cette immobilité et la maintiennent. L'angoisse initiale est vitale, certes, mais elle est une charge énergétique dont l'apaisement passe par la décharge de cette énergie, sinon elle transforme tout en son contraire, en reflets, le don en perte.

Comme ensemble, la vie est une provende : cet humain a donc pu traverser plusieurs siècles à transformer la planète en vue d'une telle *accumulation*<sup>10</sup> sans lui causer trop de dommage. Mais cette frénésie a aujourd'hui des conséquences mortifères sur l'ensemble du système vivant et menace son entretien comme jamais. Les banques qu'il a créées regorgent du vent de son activité frénétique, de cette énergie dont il ne sait pas se décharger et qui équivaut en creux à cette perte de contact d'avec son fonctionnement intime. Corrélativement, la pollution, exact étalon du travail excédentaire<sup>11</sup>, donne la mesure de la nocivité réelle

7 Cf. *Le Nombre d'Isidore* : <http://acorgone.free.fr/LeNombreDIsidore.html>

8 Pour compenser ses déficiences, loin d'être le prétentieux loup pour ses semblables, l'homme est un cheval pour l'homme, un loup pour la femme et un tigre pour l'enfant.

9 « À la sueur de ton visage, tu mangeras du pain... » (*Genèse* 3,19).

10 Qu'importe qu'elle soit « matérielle » ou spirituelle, ou de déchets : l'homme ne fait qu'accumuler parce qu'il ne sait plus faire autrement : il s'agit d'une accumulation affranchie de « décharge », exempte de « repos ».

11 Ici, non seulement l'énergie est excédentaire, mais ce qui en est fait tout autant : du travail en surplus.

de cette activité délirante et dérisoire<sup>12</sup>. L'autorégulation qui est née avec lui, comme avec toute forme de vie, a été brisée chez l'humain. Pourtant ce problème ne l'intéresse plus : Reich se proposait d'en découvrir la source et son organisation protectrice, ses livres ont été brûlés et il est mort en prison. Il n'est pas admissible d'entreprendre ce genre d'ouvrage qui consiste à trouver une solution aux malheurs humains et qui, comme par un heureux hasard, apporte aussi une jouvence, un renouvellement dans la satisfaction de vivre. Il n'est pas tolérable de trouver une solution à la peur incrustée dans l'âme cuirassée. L'humain a peur de ce problème : LUI. Il ne se comprend pas ; il a besoin d'un tiers pour se comprendre et même s'il lui est familier, ce tiers l'effraie.

C'est que la cuirasse coagulée correspond à cette scissure du mouvement de la vie comme *peur de perdre* : la charge de l'angoisse devient telle qu'elle s'empêche en retour d'admettre qu'elle peut se décharger : elle est un *revirement* sur soi de sorte qu'elle ne peut que s'auto-entretenir. Cette méthode de vivre est instillée dès le plus jeune âge dans les entrailles du vivant, parfois au cours de la gestation ou à la naissance. Cette peur de la vie, cette *angoisse d'orgasme* qui se manifeste *juste avant* le point de rupture de la charge, perdue donc, et perdurera ses conditions d'existence mortifère par rémanence, car le passage de cette lisière est ressenti comme une mort. Et celui qui décrit ou donne les moyens de la passer, qui montre comment outrepasser l'angoisse est, lui aussi, voué à la mort d'avoir excité ce possible.

Comment se fait-il que tout un chacun en veuille plus qu'un autre et quelles sont les méthodes pour parvenir à cette fin — méthodes dont les formes se retrouvent à chaque niveau de l'échelle sociale, encore que moins prégnante chez les démunis, qui n'ont plus rien à perdre, sauf leurs chaînes qu'ils gardent en attendant d'en accabler un sauveur ? Mais, justement, pourquoi gardent-ils ces chaînes ?

Cette cuirasse génère une morale (cuirasse neurovégétative) qui justifie cette crainte de la Vie et motive l'immobilisme (facteur musculaire) de la personne face aux émotions. La cuirasse est la manifestation intégrée de la peur de la *tension émotive* qui égare cycliquement la conscience de soi. Ses palliatifs sont ces grandes messes olympiques, musicales, électorales où il se sent à nouveau intégré dans un Grand Tout, faussement humain et faussement vivant, dans lequel il peut se donner à cœur joie, avec force cris et vociférations, au débordement d'exubérance qui lui manque tant.

La manière de penser, de ressentir le monde traverse le crible neurovégétatif de cette image que l'on a de soi. La science, cette rationalisation socialisée de la perception que l'on a du monde, spécifie le contournement, le reflet de ce qu'on veut éviter — *l'image inversée* de ce que vous désirez tant et qui vous fait tant peur. Les modalités de fonctionnement des sciences, tentatives de rationalisation instrumentale de ce désordre engendré par la perte de la fonction de l'orgasme, peuvent se résumer dans cet attrait pour la *fétichisation* des choses et la *réification* des êtres qui suivent le même modèle que cette ubiquitaire Économie qui règne maintenant d'une manière autonome sur le monde.

Car il s'agit précisément de *perte* d'énergie *vitale*, c'est-à-dire du contentement d'exister comme fondement du don (ou l'inverse), comme pure auto-donation de la Vie dans un Soi. Puisque c'est effectivement cette *pure perte* d'énergie qui manifeste la vitalité, la vivacité, l'expression de la vie n'a *rien* d'économique au sens *booléen* du terme. Les scientifiques, comme des mécaniques, se sont même aperçu depuis assez longtemps que le fait et les conséquences du rapprochement sexué, de l'étreinte sexuelle, ne sont pas *rentables* ; qu'ils dépensent plus d'énergie que n'en requerrait un *autre* mode de reproduction ; que le fait de se reproduire par le mode du *zygote* (qui implique, donc, ce rapprochement) n'a, il est vrai, rien de compréhensible du point de vue de la *dépense* et de l'*économie* d'énergie. C'est cette incompréhension qui est la pierre d'achoppement de leur mysticisme et c'est leur justification de n'avoir pas accès à la fonction de l'orgasme en évitant l'accord amoureux. On connaît la grosse ineptie du mystique qui affirme qu'un être vivant a été engendré *sans* rapprochement sexué (l'immaculée conception) !

L'économie sexuelle (Wilhelm Reich affectait de se servir des mots de l'aliénation pour leur donner un sens neuf et tangible) passe par la fonction de l'orgasme : le mystique et le mécaniste la contournent chacun à leur manière : « L'homme cuirassé, dit Wilhelm Reich, figé dans sa raideur mécaniste, produit des pensées mécanistes, crée des outils mécanistes et se fait une idée mécaniste de la nature. L'homme cuirassé qui sent sans les comprendre les émotions organales de son corps en dépit de sa raideur biologique, est un mystique. Il ne s'intéresse pas aux choses "matérielles", mais aux choses "spirituelles". Il élabore une idéologie mystique, surnaturelle de la nature<sup>13</sup> ». La personne cuirassée ressent les mouvements, et principalement de plaisir, comme une angoisse. La cuirasse neurovégétative fige alors la musculature ; celle-ci immobilise le mouvement et l'énergie de vie se coagule : elle devient du DOR. Le DOR est alimenté par l'énergie figée — retournée sur elle-même — qui ne supporte plus le mouvement ressenti sinon que comme une angoisse... ce n'est pas un mécanisme, c'est un fonctionnement<sup>14</sup>.

12« Ce sont des animaux humains vivants qui inventent les outils afin de se rendre maîtres de la nature. C'est la structure caractéristique de l'homme qui détermine la qualité de l'outil et les objectifs au service desquels il sera employé ». Wilhelm Reich, *L'éther, dieu et le diable*, Paris, Payot, 1973, pp. 18-20.

13 Ibid

14 Cette terrible peur suscitée par la perception de l'angoisse, se retrouve dans la recherche du « logiciel qui pense ». Si cette machinerie — minéral à jamais exclu de l'émoi — a facilité la circulation des idées, elle n'en demeure pas moins un facteur de séparation, à qui l'on demande de traquer tout ce qui bouge comme étrangeté, en devenant une impitoyable police des émotions. Quelques soient leurs intentions, les commanditaires de l'ingénierie de ce fichage nous imposent le clou du « droit » de s'immiscer

Le déroutement de l'émotion de son cheminement sexué lui ôte, selon le même processus que le phénomène du DOR, sa vivacité, consume sa vitalité et la transforme en un caractère socialement délétère : ce que Wilhelm Reich nomme *la maladie*<sup>15</sup> *émotionnelle épidémique du genre humain* (*the emotional plague of mankind*, le sous-titre du livre *Le meurtrier du Christ*), car ce renversement de la vitalité de l'émotion suscite tant de haine chez celui dont la vitalité est sérieusement amoindrie (et dont il jalouse secrètement la présence chez l'autre) qu'elle l'oblige à tout prix à l'étouffer, à la contraindre, à l'emballoter serré, sinon même, dans les cas extrêmes où aucune autre maîtrise n'est possible, car cette vitalité est vigoureuse, à la tuer.

Chez les primates, et particulièrement chez l'être humain — *revirement de la conscience du vivant sur soi-même* — la perte énergétique (pas la dépense : la perte) est telle, comme nécessité, que le rapprochement sexué n'a plus aucune relation avec la reproduction de l'espèce<sup>16</sup> : il est la joie de la division, l'homme en a fait une souffrance. Et cette souffrance déteint sur toute son activité. Pour l'âme anesthésiée et immobile, il est excitant de jouer avec la mort : c'est ainsi qu'on ressent la force de la vie qui ne veut pas mourir, c'est ainsi qu'on cesse de sentir le mort en soi...

Ce système déteint aussi sur l'activité du corps cuirassé : l'énergie — jusqu'ici perdue en activité à laquelle le plaisir de vivre, la joie chantent en écho — est dépensée en *travail*, comme *obligation* d'activité dissociée des besoins de l'homme<sup>17</sup>. La perte énergétique — le simple fait de vivre — n'est plus comprise comme une intégration au monde, mais justifie une désintégration du monde. Le résultat de cette dépense de la vitalité se mesure à cette pollution que génère cette réduction du vivant à la consommation du minéral, au caractère mortifère de la production qui la conclue, qui sont autant de succédanés d'orgasme involontaire : Tchernobyl — tout dernièrement, Fukushima —, Bhopal, Amoco Cadix et autres Exxon Valdez et BP, ces poches plastiques et ces dioxines, la recherche de l'immortalité et de la fusion d'ITER. En somme, l'absence de pulsation *ample* (les individu-mobiles, la spectation, par exemple) et la *retenue du don* dans la surexploitation du vivant transforment tout en travail mort : l'argent, la pauvreté, le maintien de la misère sociale, affective et sexuée, individuelle, et le reste. Ce *travail* de ces deux cents dernières années a détruit ce que la VIE qui va son cours, ce qui vit, a mis des millions d'années à construire.

L'humain est toujours et encore un problème pour lui-même, problème dont il cache la face en s'octroyant des brevets (le reflet de la face) d'intelligence quand il maîtrise la matière. Il se détourne de sa propre matière qui, elle, l'effraie autant qu'il fuit la division. Du fait que sa vivacité, que sa vitalité n'est pas perdue par un entretien d'elle-même en amour, en relation d'être à être, d'être à ensemble d'êtres et d'ensemble d'êtres à être, l'humain travaille à détruire la vie par l'évitement de son genre et de son être.

Comme conclusion à l'expérience Oranur qui lui a révélé l'existence du DOR, l'énergie figée par le morbide, Wilhelm Reich a écrit *Le meurtrier du Christ* pour montrer et démontrer que l'être humain, bien loin de vouloir se reconnaître pour se connaître, s'évite sans cesse avec méthode à cause de sa cuirasse caractéro-musculaire. L'homme évite la vitalité qu'il incarne de la vie en tant que moment et la vivacité de la vie qu'il représente en tant qu'événement : il se met à haïr le fonctionnement du plaisir, à craindre la fonction de l'orgasme, non seulement chez lui, mais aussi chez l'Autre. Le plaisir, pourtant, cesse de faire souffrir au moment toujours différé où il comprend l'angoisse qu'il soulève — ici : un mouvement d'expansion ressenti comme danger de mort — et gomme, comme de naturel, la page de l'ambivalence.

Christian Isidore Angelliaume

---

dans l'intime de la vie humaine pour le dés-émouvoir, le DOR-iser de son estampille. Face à cette terreur qu'ils éprouvent de la vivacité de la vie, qui les paralysent, nous utilisons finalement cette machinerie comme moyen de défense dans cette offensive contre le vivant avec ses pollutions minérale, énergétique, sociale et affective. Après de piètres et dérisoires tentatives d'une maîtrise de la désintégration de la matière fissible, et principalement militaires, c'est dans une conception du monde morte que la dernière lubie de la pensée DOR confond l'ordonnancement du mouvement brownien de la technologie des nanoparticules avec le mouvement vivant de l'énergie de la vie (l'orgone) présente dans la matière qu'elle crée. Sous cette offensive du mort sur le vivant, le « logiciel qui pense » se présente comme un résultat de la nature humaine : oui, certes, mais malade, immobile, auto-exclue du vivant et de l'émoi du plaisir sans souffrance.

15 Pour sa traduction du livre *Le Meurtrier du Christ*, Pierre Kamnitzer a traduit *plague* par peste, mais il aurait tout aussi bien traduire ce mot par choléra ou typhus.

16 Voir à ce sujet Bronislaw Malinowski, *La Paternité dans la psychologie primitive*, Paris, À l'écluse d'aval, 2006.

17 Sur la notion de besoins fondamentaux ou superficiels, voir Theodor W. Adorno, « *Thèses sur le besoin* », in *Société : Intégration, désintégration*, Paris, Payot, pp. 125-129. « Si l'on produit, dit Adorno, ce dont tous les hommes ont impérieusement besoin ici et maintenant, alors adieu tous ces soucis psycho-sociologiques si importants concernant la légitimité de leurs besoins. Ces soucis ne commencent bien plutôt à poindre qu'au moment où se mettent en place des *boards* et des commissions mandatées qui classifient les besoins et, se ralliant au slogan qui veut que l'homme ne vise pas seulement le pain, préfèrent lui attribuer une partie de sa ration de pain — en tant que telle toujours déjà trop petite — sous forme de disques de Gershwin ».